le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Fille de la campagne

Edna O'Brien

Le Livre de Poche remercie les éditions Sabine Wespieser qui ont autorisé la publication de cet extrait.

EDNA O'BRIEN

Fille de la campagne

MÉMOIRES TRADUITS DE L'ANGLAIS (IRLANDE)
PAR PIERRE-EMMANUEL DAUZAT

SABINE WESPIESER ÉDITEUR

Fantômes

Les deux rêves ne sauraient être plus contrastés. Dans l'un, je remonte l'avenue, en direction de Drewsboro, la maison où je suis née, et c'est un véritable temple. La lumière d'or sur les carreaux, lézardés, les pièces inondées d'une lumière chaude et rose pour festoyer à l'intérieur et, le long du fil qui pâlit, des torches de flammes, ferlant et déferlant. Comme je fais glisser le fermoir du portail et marche vers la porte d'entrée, je vois la rangée des hommes en livrée, des soldats, la pointe de leurs lances, chauffées au rouge, de part en part, comme à l'instant retirées du feu. Ce sont des hommes durs qui barrent le passage.

Dans le second rêve, je suis à la maison, dans la chambre bleue où je suis née. Portes et fenêtres sont verrouillées, et même l'espace sous la porte, où se réfugie la poussière, est scellé par une sorte de capiton. Le mobilier est tel qu'il était : une double penderie de noyer avec une coiffeuse et une table de toilette assorties. Il y a le seau de toilette en vert, avec un bouton

de corbeille tressée. Je suis là, seule, incarcérée. Tous les autres sont morts. Je suis là pour répondre de mes crimes. Que mes interrogateurs soient tous morts ne change rien à l'affaire.

*

Il me semble avoir vu les choses avant de les avoir vraiment vues ; elles ont toujours été là, comme les mots, je crois, ont toujours été là, filant à travers nous. Je crois, par exemple, avoir reconnu les murs bleus de la chambre bleue, les murs suintant tranquillement de l'humidité sans fin et pas de feu, alors même qu'il y avait un âtre, ridiculement petit en comparaison de la taille de la pièce, où le couvercle d'une boîte de chocolats avait été placé en guise de décoration. Et Notre Dame ? Elle n'était pas la créature cireuse des peintures que je devais voir sur différents murs, mais une Notre Dame de Limerick bien en chair, avec une foule d'enfants à ses chevilles, comme si elle venait de leur donner naissance. Son accouchement était bien plus heureux que celui de ma mère, qui en parlait encore des années après : le travail, la longueur du travail, la nuit de décembre et la gelée noire qui était habituelle à cette époque de l'année, la sage-femme qui tardait et le raffut, qui se révéla vain, quand on lui dit que j'étais pied-bot parce que je n'étais pas venue au monde comme il faut. L'enfant avant moi était morte en bas âge, mais j'ai toujours cru qu'elle n'était pas morte, qu'elle était dans une des chambres à coucher, dans un placard ou un sac

de linge, et quand j'eus appris à marcher, jamais je n'y montais seule, pas même en plein jour.

Mon père et son frère Jack étaient en bas à boire et, sitôt qu'ils surent la bonne nouvelle, ils montèrent, titubant, avec de l'émincé de dinde qu'ils venaient de cuisiner, puisque c'était la Noël. À ce que racontait ma mère, la dinde était à moitié cuite, rose et coriace. Jack y alla de sa version de *Red River Valley* :

Si tu m'aimes
Viens t'asseoir à côté de moi
Te dépêche pas de me dire adieu
Souviens-toi de la Red River Valley
Et du cowboy qui t'a tant aimée.

J'étais une enfant affreuse, tellement affreuse que quand Ger McNamara, fils du couple qui habitait notre pavillon et capitaine dans l'armée irlandaise, vint me féliciter, ma mère répondit que j'étais trop moche pour me montrer et me tint donc cachée sous l'édredon rouge en point de chausson.

Voilà pour le ramassis d'anecdote, ouï-dire, allégorie et consternation qui emplit la toile de mes débuts dans la vie, à la fois belle et effrayante, tendre et sauvage.

*

Drewsboro était une vaste maison à étage, avec des fenêtres en saillie, qui se laissait approcher par deux allées, l'ancienne et la nouvelle. Elle était construite

en un grès légèrement doré provenant des ruines calcinées d'une « Grande Maison » qui avait appartenu aux Anglais et qui avait été brûlée dans les Troubles, au cours des années 1920. Ma mère, jeune fille, était invitée à la garden-party donnée chaque année pour les paysans du coin, où l'on servait des petits pains glacés et de la limonade maison avec un essaim de guêpes autour du buffet.

Drewsboro devait quelque chose aux maisons chics que ma mère avait vues en Amérique. Il y avait des piliers ornementaux au portail, des fenêtres en saillie et un porche carrelé, qu'on appelait un vestibule et qui donnait sur une entrée carrelée. Aucune autre maison à l'entour n'avait des fenêtres en baie ni de vestibule. La pelouse comptait de nombreux arbres, non pas plantés l'un à la suite de l'autre, comme dans un domaine, mais chaque arbre avait son empire massif à lui, son feuillage frémissant et somnolent en été et en hiver, et les branches qui geignaient et qui craquaient, comme sur le point d'expirer.

À l'époque où je suis née, nous n'étions plus riches. Certes, nous avions la grande maison et les deux allées, mais les milliers d'arpents ou plus que mon père avait reçus en héritage avaient été vendus par morceaux, cédés dans des accès de générosité ou troqués pour payer des dettes. Mon père avait hérité une fortune d'oncles riches qui, lorsqu'ils furent ordonnés prêtres, émigrèrent en Nouvelle-Angleterre, et servirent dans la paroisse de Lowell, à la périphérie de Boston. Là, ils associèrent pouvoirs spirituel et

séculier en brevetant un médicament baptisé « Father John's » censé tout soigner et qui se vendait au gallon.

Non loin de notre maison se trouvaient les ruines de la vieille maison, qui s'appelait aussi Drewsboro et qui comme beaucoup de grandes maisons avait été brûlée pour que la milice anglaise, les *Black and Tans*, ne puisse les transformer en caserne. Mon père prit part à l'incendie et devait raconter comment lui et d'autres braves trempaient des chiffons dans l'essence, puis circulaient avec leurs bidons, aspergeant murs et boiseries. Ils en grattaient des allumettes, et le feu de joie qui s'ensuivait, qu'on voyait à des kilomètres à la ronde, était une marque de victoire supplémentaire sur l'envahisseur.

Bien avant, Lord et Lady Drew avaient vécu là, et le bruit courait que le fantôme de Lady Drew, dans sa robe, écumait nos champs la nuit, pleurant la perte de ses arpents, femme dépossédée.

Mon arrière-grand-mère, qui était veuve, acheta cette maison aux Drew, avec l'argent qu'elle tenait des prêtres de Lowell. C'était une femme hautaine, qui circulait chaque dimanche en voiture attelée pour inspecter ses terres et ses troupeaux, puis, plus avant, entrevoir les cerfs rouges qui détalaient de leurs breuils pour plonger au cœur du bois, où s'enchevêtraient chênes, frênes et hêtres. Dans mon enfance, ce bois était devenu le domaine réservé des renards, des hermines, des blaireaux et des martres qui guerroyaient nuitamment alors que nos chiens, trop effrayés pour y aller, aboyaient hystériquement depuis la lisière.

Bien qu'elle vécût seule, elle s'habillait tous les soirs pour dîner, toujours en noir, avec une collerette de dentelle blanche, et buvait des grogs dans une coupe en corne cerclée d'argent qui portait la devise contestable des O'Brien : *Might before Right*, « la puissance prime le droit ». Elle était servie par un factotum du nom de Dan Egan, et il existait un couplet sur lui comme sur bien des gens du pays :

Dan Egan est à Drewsboro
Les Wattles au Portail
Manny Parker dans l'allée
Et le nègre marche droit.

Le nègre avait une face de fraise qui n'était pas noire mais couleur puce foncée, avec des baies qui pendillaient. Il travaillait dans une ardoisière. Manny Parker était un ermite qui se prétendait botaniste, écumait nos champs et couchait parfois sous la tente dans notre fondrière afin de pouvoir étudier les mœurs des oiseaux et des insectes qui, comme lui, évitaient les coins de cheminée, et les porches de granges et d'églises. Quant aux Wattles, ils devaient leur nom à une fille qui était partie en Australie et qui dans ses lettres parlait souvent de *wattles*, de clayonnages. Derrière une fenêtre en façade, ils avaient exposé une de ses cartes postales qui s'ouvrait en accordéon, révélant récifs et îles bleues.

Je préférais l'extérieur, les champs qui donnaient sur d'autres champs, l'orage et la neige fondue, les ondées et les averses de soleil ; puis, comme par enchantement,

primevères et coucous surgissaient à côté des grands chardons et des bouses de vache fraîches qu'on appelait élégamment des « crêpes ». Le temps filait dehors, alors que dedans c'était différent, souvent lourd.

La famille de ma mère n'était pas comme celle de mon père, pauvres gens chassés des environs plus riches du comté Kildare, qui crapahutèrent à travers la plaine centrale, rejoignirent la montagne et, dans un lieu béni de Dieu, bâtirent une cabane sur un bout de terre de rocaille. Elle se trouvait à quelque huit kilomètres de Drewsboro et j'attribue parfois mes deux moi conflictuels à mes grands-mères si contrastées : lady pour l'une, paysanne pour l'autre. J'y ai repensé dernièrement, quand un journal irlandais m'a demandé de faire un test ADN avec d'autres gens porteurs de noms de famille historiques. La démarche me fit flancher, mais le journaliste m'assura que, sitôt que j'aurais reçu le kit, il me dirait exactement comment m'y prendre et ce que cela entraînait, ce qu'il fit. Le prélèvement fut donc expédié et, le moment venu, on m'annonça que, d'après leurs analyses, je partageais l'ADN de la dernière tsarine de Russie, de Marie-Antoinette et de Susan Sarandon. Interrogée sur ce que m'inspirait le lignage royal, je sourcillai devant le malheureux destin des deux premières, et mes efforts pour joindre Susan Sarandon se révélèrent futiles.

Les ruines de la grande maison me fascinaient. Outre les belettes, il y avait les signes de sa vie d'antan : des lambeaux de papier peint vert foncé et gaufré de glands restaient suspendus au mur de la salle de

réception, et à la cuisine il y avait une série de gongs avec d'épaisses croûtes de vert-de-gris, l'éclat vert et argent des jours révolus. Au sommet d'une montagne de décombres poussait un sureau que les oiseaux avaient dû semer, et dont ma mère et moi ramassions les baies pour en faire du vin qu'il fallait cacher à mon père – des fois qu'il se laisserait tenter et, après une simple gorgée, s'en irait tirer une bordée. Il était réservé aux visiteurs, qui, en dehors des chaudronniers et de Mabel la folle, étaient rares. Les barreaux d'un escalier pendillaient dans ce qui avait été jadis une salle de bal, alimentant les diverses fantaisies que j'imaginais, de bals, de voitures longeant l'allée arrière et de laquais se précipitant avec des mottes allumées pour aider les visiteurs à descendre. Il y aurait des cornemuseurs dans l'avant-cour et des tables avec des pichets de vin chaud, et des banquets comme dans les sagas des anciens. J'imaginais mon arrière-grand-mère en taffetas noir avec une petite veste d'hermine et un corsage, peut-être des violettes ou quelque autre fleur des bois. Ma mère, entendant ces délires, souriait puis se renfrognait, au désespoir de devoir veiller à tout et sentant peut-être que le sang prodigue des O'Brien était souverain en moi, plutôt que le sang des siens, les Cleary, qui s'accrochaient fermement à leur petite terre de montagne.

Un jour que je rentrai de l'école à la maison, un huissier était installé dans notre cuisine, sirotant du thé. Un homme affable, qui ne tarda pas à me parler, me questionna sur l'école et ce que j'avais appris

aujourd'hui. Puis il me demanda de réciter un poème. Je récitai *Fontenoy*, une ballade héroïque de comtes et de chefs irlandais, bannis et servant dans des brigades étrangères en Europe, soupirant après leur terre natale. Une ballade très entraînante et patriotique, car, même au seuil de la bataille, ils avaient soif et faim de leur comté de Clare natal.

Ma mère m'appela à l'office et mit son doigt sur sa lèvre supérieure pour me faire comprendre que je ne devais rien dire du déshonneur dans lequel nous étions. Mon père était sorti, vraisemblablement emprunter de l'argent, et il faisait presque nuit quand il rentra et discuta avec l'huissier, qui finit par s'en aller. Le désastre fut ajourné. Puis la dispute. Les chevaux. De l'argent jeté par la fenêtre, les juments, qui se pavanaient dans les champs à bouffer tout ce qu'elles trouvaient, qu'il fallait envoyer au haras pour la saillie, engouffrant encore de l'argent et perdant les courses – ainsi que ma mère voyait les choses par pur dépit. Il y en avait une, Shannon Rose, à laquelle elle vouait une haine particulière, expliquant que la pouliche pouvait arriver première, si elle le voulait, mais qu'elle choisissait d'arriver troisième, et que la différence entre les deux prix était exorbitante. Ça a fini que mon père est allé se coucher, ce qui était de loin préférable à une virée, où, par colère et frustration, il aurait été tenté de boire.

Les chevaux m'ont toujours hantée comme des dangers, des créatures qui étaient source de disputes et de dénuement imminent, et leurs yeux si humides et brillants qui contrastaient avec leurs mouvements

saccadés et imprévisibles quand ils passaient d'un champ à l'autre en hennissant. Je les voyais dans les champs, puis de nouveau dans ma tête – cette grande décharge d'énergie, comme explosant dans un galop fou, leurs queues arquées au vent, fonçant si audacieux, si rapides, aspergés de la poussière qu'ils avaient soulevée et donnant l'impression de flotter dans leur ivresse.

*

Il y a deux étés de cela, une plaque a été inaugurée en mon honneur sur l'un des piliers conduisant à l'ancienne allée. Contrairement à l'époque où je passais pour une Jézabel à cause de mes livres, le prêtre qui officiait à l'autel expliqua que mon retour les honorait et recommanda à l'assistance de suivre la cérémonie. Une petite foule vint m'écouter parler de l'influence que Drewsboro eut sur mon écriture, avec les enfants qui tournaient à bicyclette et éclataient de rire. « Une source d'inspiration », dis-je, et les gosses de rire de plus belle.

C'était une chaude soirée d'été, et par la suite mon neveu Michael et moi décidâmes de fouler l'herbe haute et de ramper sous les boucles de barbelés pour visiter la maison. Elle retournait à la nature : arbres, églantiers et buissons avaient avancé telle une armée pour en prendre possession. Lierre et arbrisseaux grimpaient jusqu'à la hauteur où la pierre de taille rejoint le plâtre, avec des pousses, des ronces et des

fougères qui se glissaient, pour trouver une prise, affirmer leur propriété sur les lieux, comme aucun des vivants n'était parvenu à le faire. Quelques roses rouge ruban que ma mère avait plantées se faufilaient à travers la haie effondrée et, en cueillant quelques-unes en souvenir pour moi, Michael se coupa, son sang jaillissant aussi vif et vivant que les souvenirs emmagasinés. La voici donc, la maison que ma mère s'efforça de tenir, la maison qu'elle se jura de ne jamais abandonner à son ingrat de fils, la maison de nos histoires inachevées et de nos querelles inachevées l'un avec l'autre.

La mort de ma mère fut soudaine. J'étais allée la voir au Mater Hospital de Dublin, où elle avait été admise pour zona. Avec une religieuse, sœur R., qui était devenue son amie, elle barbouilla les lésions d'un onguent brun ; elle l'avait reçu d'un rebouteux, et toutes deux croyaient que cela allait la guérir. Elle devait sortir dans une semaine, mais, m'appelant à son chevet, elle dit que nous devions nous rendre à la maison, juste pour la journée. Je devais arranger ça avec la surveillante générale et le chef de clinique puis louer une voiture pour le trajet. Ainsi fut fait. Il y a bien longtemps, alors qu'ils couraient le danger de perdre complètement les lieux, mon père, après une de ses beuveries suivies d'une contrition, lui avait cédé la maison, car elle saurait mieux diriger les choses. Deux ans plus tôt, et après avoir lourdement insisté, mon frère John lui avait demandé de faire un testament, ajoutant que sa femme et lui

l'accompagneraient chez le notaire. Elle fit le testament, lui donnant Drewsboro, croyant au fond de son cœur qu'elle pourrait plus tard en faire un autre. Ce qu'elle voulait maintenant, c'était retourner en secret à la maison et rédiger le second testament, me donnant la pelouse et la terre à l'entour. Je lui dis que rien ne pressait, qu'on aurait tout le temps de le faire, et au grand jour, quand elle serait rétablie.

À ce jour, et peu importe comment je tâche de la reconstituer, je n'arrive pas à savoir l'heure exacte de sa mort, même si j'en connais les circonstances. C'était en mars 1967. J'étais dans l'avion, au retour de New York, et, quand j'arrivai à la maison, le téléphone sonnait ; c'était ma sœur, m'apportant les nouvelles. Plus tard, de sœur R., j'appris les diverses allées et venues de cette journée agitée. Ma mère rentrait à la maison. Un chauffeur passait la chercher. Elle était prête depuis le petit déjeuner, habillée pour le voyage, assise sur son lit avec un déambulateur et une canne que la religieuse lui avait donnée en douce, qu'elle en fasse cadeau à son mari. Dans les jours précédant son retour, elle avait été indiscrète, confiant à diverses infirmières combien elle était fière de son intention de changer de testament. Une infirmière, qui se vantait d'être une amie de mon frère, l'appela d'urgence à son cabinet de Monasterevin pour lui faire part du plan tordu que concoctait sa mère. Il arriva, furieux. Par malheur, sœur R., absente ce jour-là pour un cours à l'université, n'était pas sur place au moment de l'horrible confrontation, mais, ainsi qu'elle me le

raconta dans une lettre, quand elle rentra à l'heure du déjeuner et fit un saut pour dire « Hello », elle perçut une effroyable tension entre la mère et le fils.

« Dommage que vous n'ayez pu venir plus tôt », lui avait dit ma mère, à peine capable de retenir ses larmes, et la religieuse, qui ne voulait pas s'immiscer dans le malheur familial, s'excusa. Mon frère, semble-t-il, partit peu de temps après et, toujours habillée pour le voyage, ma mère attendit son chauffeur, qui avait déjà quelques heures de retard.

La lettre de sœur R. me fut remise à la chapelle par l'ordonnateur des pompes funèbres, après que le cercueil eut été introduit et installé sur les chevalets, et c'est là que je l'ai lue. Elle racontait sa visite en coup de vent à midi et comment elle apprit plus tard que ma mère n'était pas encore partie ; elle était donc allée la voir, à seule fin de découvrir qu'elle était aux toilettes et qu'on l'entendait appeler plaintivement. On l'en sortit et, comme elle pâlissait et commençait à trembler, on appela l'équipe de massage cardiaque – direction, la salle d'opérations sur son brancard. Quand je lus les mots de sœur R., « J'ai dû la laisser », je compris quelle amitié profonde s'était nouée entre elles en si peu de temps. Il semble que brièvement, alors qu'on attendait de lui mettre un pacemaker, ma mère ait repris des forces, se soit redressée et, dans un dernier essai désespéré de grandeur, elle ait demandé à ceux qui l'entouraient de ne pas pleurer, car « la mort ne sera plus ». Jamais je ne me suis sentie plus proche de ma mère qu'en entendant ces paroles

sorties de ses lèvres, elle qui avait trouvé la littérature si hostile, mais qui n'en prononça pas moins ces mots en guise d'adieu.

C'est seulement après les obsèques que le notaire du coin vint chez nous donner lecture du testament. Nous formions un petit groupe, mon père en pleurs, ne cessant de répéter que nous avions perdu la meilleure amie du monde, ma sœur avec son mari, mon autre sœur absente parce que vivant en Afrique du Sud, mes enfants et moi.

De l'autre côté de la cheminée, où aucun feu ne brûlait, et dans lequel mon père avait jeté des centaines de mégots dans les douze jours de son absence, se tenaient mon frère et sa femme. Je sentais rôder le spectre de ma mère quand la porte du vaisselier s'ouvrait sitôt que quelqu'un passait devant. J'entendais sa voix, pleurant les petites tasses à thé aux violettes qui étaient fêlées, mais qu'on gardait, pour y mettre le pain de sucre. Le testament était court. Elle avait laissé Drewsboro et les terres adjacentes à son fils et à sa femme, s'il devait mourir avant elle. Chacune des trois filles reçut des souvenirs : faïences, argenterie et verres. Il y eut un moment de silence, puis mon frère, en un grand geste théâtral, passa le bras autour de la taille de sa femme et dit : « Ma chérie, maintenant nous savons tous qui maman aimait vraiment. »

Je trouvai ses paroles si suffisantes, si creuses, et imaginai les dernières heures de ma mère, assise sur son lit, seule et en rade, secouée par la querelle qu'il lui avait cherchée, et je compris qu'elle avait eu un

pressentiment de sa mort soudaine le jour où elle me pria de l'accompagner à Clare, qu'elle pût changer de testament, parce que, comme je m'en allais, elle m'agrippa la main et dit : « J'espère que j'en sortirai vivante. »

Pourtant, mon frère et sa femme n'y ont jamais vécu, choisissant plutôt d'habiter à huit kilomètres de là leur bungalow de Mount Shannon qu'il avait acheté pour sa retraite. Je ne sais quelle peur ou quelle phobie s'était emparée d'eux au point qu'ils ne dormirent pas une seule nuit à Drewsboro, mais laissèrent simplement une radio allumée, cadenassèrent les portes de la chambre à coucher, passèrent une housse sur le bon canapé et mirent des barbelés et une clôture électrifiée pour nous tenir à l'écart. Ils étaient morts maintenant et, comme me dit Michael, les rumeurs abondaient : on allait en faire une clinique, ou un hôtel cinq étoiles, à moins que la maison ne fût rasée et ne laissât place à une centaine de bungalows.

Mais dans la lumière chatoyante de cette soirée d'août, avec le soleil qui se couchait, et une plante cramoisie treillissée le long d'une fenêtre à l'étage, l'endroit paraissait garder, et garderait à jamais pour moi, nonobstant les bungalows ou l'hôtel cinq étoiles, son essence même, ce qui lui donnait le nom sacré et éternel de Maison.